Pas de gaufres pour Zardosht

Dans « La Vie sans savoir », Christophe Etemadzadeh restitue son enfance lilloise au plus près du vécu plutôt que du remémoré. Une recherche ambitieuse, et réussie

BERTRAND LECLAIR

Récit d'enfance où la galaxie des autres tourne autour du pivot assumé qu'est l'auteur, *La Vie sans savoir* est d'une richesse soyeuse. On y retrouve l'ombre longue d'un père fantasque et tôt estompé, Iranien exilé en France pour y terminer ses études de médecine, volontiers joueur et bagarreur, auquel l'auteur a déjà consacré un récit portant son prénom, *Zardosht* (Gallimard, 2006). Ayant également publié *Les Chaises vides* (Denoël, 2009), ainsi qu'un recueil d'aphorismes, *L'Orgueil qu'on enferme* (Liber, 2013), Christophe Etemadzadeh s'est inscrit de fait du côté de cette lignée paternelle, si vaporeuse soit-elle demeurée : traducteur et écrivain, le père de son père « s'était, sous le pseudonyme de Beh-Azin, acquis une certaine notoriété, en Iran, avec ses activités littéraires et politiques », qui lui valurent de connaître les geôles du chah avant celles des ayatollahs.

« La stature de mon aïeul fut à l'évidence le grand problème de mon père ; par contrecoup, ce fut longtemps le mien aussi », écrit-il aux premières pages, ce que le lecteur a déjà deviné, malgré le long portrait d'une mère aimante, un peu fantasque, suffisamment ouverte et généreuse pour être parvenue à intro-

duire ce trublion ténébreux au sein d'une famille bourgeoise d'origine flamande qui n'éprouvait jamais autant le sentiment d'être chez elle que dans la fameuse pâtisserie lilloise Méert, célèbre pour ses gaufres fourrées. Zardosht, ses yeux profonds et ses excès alcoolisés ne pouvaient que dénoter dans cet univers familial à cheval sur la France et la Belgique, où un adulte passionné peut jouer au train électrique dans une pièce interdite aux enfants, ainsi de son oncle Adhémar en incarnation du Belge immémorial : « *Beaucoup jugent ridicule ce genre de passion (...), raillent ce peuple de petits-bourgeois rêveurs, dont même les songes sont confortables – mais le jour où la Belgique disparaîtra, il y aura un peu moins d'innocence en ce monde. Ce sera comme si l'on vidait, afin d'en faire un bureau, la chambre aux trains électriques.* »

Mémoire immédiate

Si rien ne vient l'affirmer, tout laisse à penser que ce long et sinueux récit d'une enfance sous patronyme exotique mais gentiment ordinaire est la première pierre d'une entreprise mémorielle de plus longue haleine. Comme le titre l'indique, le récit part en quête, non pas tant d'une vérité de l'enfance ou de l'origine,

que d'une connaissance de ce qu'ils furent et demeurent dans le temps. Il faut sans doute entendre ainsi cette « *vie sans savoir* » qu'il s'agit d'élucider ; le récit est destiné à restituer non pas le savoir de ce qui fut vécu, mais la connaissance qui en a été réellement éprouvée : ce qu'il en reste une fois écarté ledit savoir, ainsi que le pose le tout premier paragraphe, l'auteur y précisant d'emblée, comme au tribunal, qu'il est « *né en septembre 1975, à Lille, de Zardosht Etemadzadeh et de Catherine B. On me l'a dit et je le crois, même s'il m'arrive de penser, comme à fixer un visage nous finissons par ne plus le reconnaître, que je ne comprends aucun mot de cette phrase* ».

Si, comme tout un chacun, il sait où et quand il est né, il n'en garde aucune trace en termes d'expérience, et donc de connaissance : retrouver connaissance implique au contraire de ne se fier qu'aux « *souvenirs qui [lui] appartiennent en propre* ». On pourrait, ici, parler de mémoire volontaire, construite, héritée, par opposition à une mémoire immédiate, sensible, et en tout cas d'un refus du récit autobiographique classique, toujours peu ou prou construit à la manière du récit de voyage, qui « *fait la part trop belle à l'anecdote, à l'accidentel, au passé simple – qui imite en somme le caractère ondoyant de*

la vie au lieu de le saisir, de le traduire, de l'exprimer ».

L'ambition, humblement restituée, est, on le voit, très grande ; une belle réussite en est le fruit, extrêmement vivant, qu'il s'agisse d'évoquer le mystère des petites filles ou la honte éprouvée, non pas de s'être montré coupable d'une faute à l'école, mais d'être contraint de l'admettre à seule fin d'être absous. Avec de longues phrases au lasso usant généreusement d'un « nous » très proustien (« *Nous pratiquons seuls, à travers le temps, le jeu du téléphone arabe, nous transmettant à nous-mêmes un message qui se déforme à force d'être répété et réinterprété* »), Christophe Etemadzadeh fait vibrer les pages et le lecteur à l'unisson. Ce dernier attend la suite, assurément : tant il est vrai que le conflit entre le savoir sur la vie et la connaissance qu'on peut en avoir ne s'arrête pas aux portes de l'enfance. ■

**LA VIE SANS SAVOIR,
de Christophe
Etemadzadeh,
Arléa, « La rencontre »,
398 p., 21 €.**